

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 29 AOUT 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—La rivière d'Enghien, par Benjamin Sulte.—La femme prévoyante.—Poésie : Don d'une rose, par Raymond Février.—Prenez garde, par Docteur X.—Tout meurt ici-bas, par Violette.—Poésie : Déception, par J.-W. Poitras.—Nouvelle canadienne : Chargé, par Régis Roy.—Conseils aux jeunes filles, par Jeanne de Montanay.—Le vieillard, par Hallo.—Poésie : Elle, par H. Demers.—La logique des femmes, par Emile Boucher.—Petite poste en famille.—Anniversaire, par Lisette.—Le club de base-ball.—La clef des songes.—Récréations en famille (avec gravures).—Renseignements divers.—Choses et autres.—Le jeu de dames.—Feuilleton : En détresse.

GRAVURES.—Retour de la cueillette des fleurs.—Couronnes des souverains de l'univers.—A travers le Canada : Le quai du Lac Mégantic ; La pointe Gendreau à la Baie des Pères ; L'île au Héron ; Lac Bouchette ; Eglise du Sacré-Coeur, de Montréal ; Village et montagne de St-Hilaire ; Le monument des pompiers ; Vue de la chute aux Iroquois ; Chemin de Lachine en face du lac Saint-Louis ; Ferme de la Butte-au-Vent, à Varennes ; Le roc percé, en Gaspésie ; L'église d'Yamachiche.—Portraits des membres du club de base-ball le National.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A BATONS ROMPUS

Quoique tous les journaux aient donné le compte-rendu de l'ouverture des Chambres, nous avons cru, nous aussi, devoir entreprendre cette agréable besogne, car les journaux quotidiens, une fois lus, sont généralement déchirés, employés à de vils usages, ce qui a fait dire au populaire, sur un air connu :

“ Il faut avoir du papier dans ses poches,
On ne sait pas ce que peut arriver.” etc.

Donc, à l'opposé de ses confrères, LE MONDE ILLUSTRÉ, qui est gardé, relié, choyé dans les bibliothèques et dans les familles, a cru qu'il était de son devoir de consacrer quelques lignes à une journée qui fera époque dans l'histoire du Canada, ce qui permettra à la génération future, dans ses lectures de longues soirées d'hiver, de s'écrier avec enthousiasme, tout comme le fait la génération actuelle, en parlant de 1837-38 : “ Les lauriers de la Victoire ont couronné le Canada le 23 juin et le 19 août 1896 ! ”

* *

Donc, les Chambres viennent d'ouvrir leurs portes à deux battants. Et, n'en déplaît à quelques-uns,

tout le public d'y entrer avec des vœux plein le cœur et des applaudissements plein les mains. Les mécontents, les déconfits, les hargneux ont trouvé que cela a manqué de décorum. C'est possible pour les esprits étroits et louches, mais pour les gens honnêtes et bien pensants, la simplicité de l'honnêteté est le vrai décorum du vrai patriotisme. Or, ce patriotisme a reçu son baptême le 23 juin et sa consécration le 19 août 1896.

Ces manifestations du peuple sont bien plus touchantes, parce qu'elles sont vraies, que toutes les manifestations royales faites sur commande et tout ce qui se passe ici depuis deux mois nous a rappelé l'acclamation faite à Gambetta, sur le balcon de la Bourse, le 4 septembre 1870, par tout le peuple parisien, c'est-à-dire par la France entière, et plus tard l'acclamation faite par tous les députés français, Gambetta en tête, montrant d'un geste homérique Thiers, pâle et ému, s'écriant d'une voix olympienne :

—Le libérateur, le voilà !...

Voilà pourquoi tous les grands hommes d'Etat, à l'opposé des rois qui rient quand le peuple les applaudit, deviennent tremblants, pâles et nerveux quand ils sont consacrés. Seuls, les saltimbanques supportent cela froidement.

* *

Alors les éventails, les mouchoirs, les mains s'agitent en signe d'applaudissements et, dans cette frénésie, ce tumulte des coeurs, le vainqueur, comme après un duel, tend la main au vaincu, et la lutte va recommencer, noble, fière, honnête, patriotique.

* *

Puisque je parle de l'ouverture des Chambres, messieurs les députés, autrement dit messieurs les législateurs, voudront bien me permettre de leur soumettre respectueusement, dans l'intérêt public, les deux faits suivants, convaincu que je suis qu'ils y trouveront remède.

Depuis quelques mois, deux individus sont morts à la suite de coups ayant occasionné *fracture du crâne*, et, après enquête du coroner et expertise médico-légale, la docte Faculté fait un rapport qui détermine le jury à rapporter le verdict suivant : “ Mort de causes naturelles.” Comme il nous semble qu'il y a là une lacune, nous avons cru devoir la signaler.

* *

Dans ces temps de chaleur sénégalienne, où les coups de soleil jouent avec nos existences comme un enfant avec une pelotte, nous croyons devoir prévenir le public que l'insolation se produit moins par la tête que par l'épine dorsale, ce grand sympathique du cerveau. Aussi, dans les pays torrides, porte-t-on non seulement le couvre-nuque, mais un protecteur de l'épine dorsale. C'est une lanière de liège, de crin ou de cuir, cousue au centre du vêtement et protégeant l'épine dorsale.

Voilà pourquoi je n'ai jamais compris l'abolition du parasol.

Les Espagnols et les Arabes le savent si bien, qu'ils portent des vêtements de laine en été comme en hiver, prétendant que ce qui préserve du froid préserve du chaud. On sue, mais on ne meurt pas grillé ou rôti par le soleil.

En outre, une excellente recette pour les gens appelés à faire de longs discours, ce qui dessèche toujours la gorge—et je la recommande à nos représentants qui vont être à l'étuve—c'est d'avoir une boîte de pastilles Tavernier et d'en sucer une de temps en temps.

Ceci est moins une réclame que le plaisir de leur entendre dire des choses... sucrées.

* *


Dans une de ses chroniques du lundi, Françoise, de *La Patrie*, fait un calembourg au sujet du projet “ d'association mutuelle des journalistes,” elle écrit :

“ Restez, Satan, là-bas, là-bas ! ”

Ce là-bas, s'adressant à moi, j'en ai beaucoup ri, mais Françoise me permettra de lui dire ceci :

—Oh ! mademoiselle, le calembour que Hugo ap-

pelle la fiente de l'esprit est déjà bien laid chez un homme. Chez une femme, c'est hideux. Laissez donc cette infirmité aux gens du sexe fort et laid. Pour vous, continuez à charmer nos esprits en trempant votre plume entre deux pétales de rose, et n'obligez pas le public à dire que Françoise calembourique.



LA RIVIÈRE D'ENGHIEN

A propos de la fondation des Trois-Rivières, bien des lecteurs sont sous l'impression que le premier poste établi en ce lieu le fut sur l'une des îles de l'embouchure du Saint-Maurice. Cette erreur provient de ce que, il y a soixante-et-quinze ou quatre-vingts ans, quelqu'un écrivit la phrase suivante, qui a souvent été remise en circulation depuis : “ En 1617, le Frère Pacifique Duplessis enseignait les Sauvages sur les îles du Saint-Maurice.”

Je ne crois pas que la chose eut lieu sur les îles ; en tous cas, ceci n'a rien à faire avec la construction du fort—et nous avons appris à connaître, au cours du dernier demi-siècle, toutes les circonstances de cette fondation.

Elle a été guidée par la nature du sol. On fit choix du meilleur des trois ou quatre sites où les sauvages avaient des bourgades, des campements plus ou moins sédentaires.

Pachirini, le chef algonquin qui occupait le boulevard Turcotte, aujourd'hui ainsi nommé, n'était pas établi sur les îles du Saint-Maurice.

Capitana, grand chef algonquin, demandant à Champlain, en 1633, de bâtir une maison française, indiqua pour cet objet le Platon situé à trois cents pieds du camp de Pachirini sur la Table. C'est là que le premier et unique fort des Trois-Rivières fut construit. Les Français se bornèrent à adopter le site le plus commode qui était en même temps celui de la traite, lorsqu'il fut question de se fixer comme colons dans le voisinage des trois rivières.

De 1535 à 1634, les Français fréquentaient ce lieu avant que de s'y arrêter à demeure. La Table était la résidence des Algonquins, proches parents de ceux de l'Ottawa ; on y voyait aussi quelques Montagnais du Saguenay et, rarement, sinon jamais, les Têtes-de-Boule du haut du Saint-Maurice, peuple timide à l'excès, qui ne se mêlait point aux bandes de chasseurs ni aux partis de guerre allant et venant sur les bords du grand fleuve, au caprice des événements.

Je ne vous ennuierai pas en énumérant les localités qui portent le nom de Trois-Rivières dans le monde entier. Il suffit de dire qu'il y a, partout sur le globe terrestre, des Trifluviens qui rencontrent le nom de leur lieu d'origine en vingt langues différentes. Fort heureusement, les Trifluviens parlent toutes les langues.

Ceux qui écrivent sans avoir étudié, procèdent par suppositions. Ainsi on veut que le nom de Trois-Rivières ait été donné au fort situé près du Saint-Maurice en raison de son accès commode pour y rencontrer les Sauvages qui faisaient la traite par les rivières de Fouez, Bécancour et Nicolet. Alors la traite de ces trois rivières aurait dû exister dès le temps de Champlain et de Pontgravé, ce qui est impossible puisqu'il n'y avait pas de Sauvages au sud du fleuve.

Un trait assez curieux que je rencontre dans les *Relations* des Jésuites indique une tentative faite pour donner à la rivière des Trois-Rivières un grand nom historique. Voici comment :

C'est le 4 juillet 1634 que La Violette abattit les premiers arbres pour former la palissade de cette “ maison française ” demandée, l'année précédente, par le chef Capitana, mais ce brave sauvage ne se trouvait pas aux Trois-Rivières, étant éloigné vers le sud, avec presque tous ses gens, lorsque La Violette arriva.

Les indigènes qui restaient aux environs de la Table